Document généré le 12 oct. 2024 04:43

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Carrousel international du film de Rimouski
Dix ans de cinéma pour les jeunes

Patrice Saint-Pierre

Volume 12, numéro 2, février–mars 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33996ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Saint-Pierre, P. (1993). Carrousel international du film de Rimouski : dix ans de cinéma pour les jeunes. *Ciné-Bulles*, *12*(2), 48–50.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dix ans de cinéma pour les jeunes

par Patrice Saint-Pierre

Le Carrousel international du film de Rimouski, qui vient tout juste de célébrer son dixième anniversaire, est le seul festival de cinéma jeune public au Canada. Après toutes ces années, il a réussi à s'imposer dans le réseau international des festivals de cinéma consacrés à la jeunesse, tout en restant méconnu chez lui, au Québec. Pour remédier à cette amnésie partielle, il m'apparaissait important de retourner aux origines du Carrousel et de retracer les grands moments de son évolution.

Une fête pour les enfants

En 1982, Rimouski, ville de 30 000 habitants, n'a qu'une seule salle de cinéma dont la programmation laisse à désirer et Cinéma 4, un diffuseur parallèle. Quelques cinéphiles impliqués dans la diffusion culturelle croient que les jeunes n'y trouvent pas leur compte. Ils se réunissent et décident d'organiser une fête de cinéma qui s'étale sur plusieurs jours. Il y a là Benoît Côté de l'Office national du film, Jean-Guy Côté de Cinéma 4, Michel Fréchette et Micheline Saint-Laurent de Polyfilm, Louis Landry du Service des loisirs de la ville de Rimouski et Andrée Girard de Radio-Canada. Ils n'ont aucune visée nationale, encore moins internationale. Leur but est simple: offrir aux jeunes de Rimouski du cinéma de qualité et leur apprendre les ficelles des différents métiers du cinéma grâce à des ateliers donnés par des professionnels.

Une première rencontre a lieu à l'automne 1983, sous le nom de Carrousel du film pour enfants. André Melançon et Danyèle Patenaude (qui depuis reviennent à chaque année) y apportent leur contribution en visitant les écoles et l'équipe de la Lanterne Magique initie d'autres jeunes au cinéma d'animation. Bilan: des centaines d'enfants voient le cinéma «de l'intérieur» et 5000 jeunes spectateurs assistent aux projections.

Le Carrousel a beau ne pas avoir de prétentions internationales, la volonté de présenter un cinéma différent l'amène vite à regarder au-delà de nos frontières. Dès la deuxième édition, la cinéaste roumaine Elisabeta Bostan vient présenter deux de ses films, donnant ainsi le coup d'envoi à une série d'échanges internationaux qui vont se multiplier et modifier la nature et la portée du Carrousel: son rayonnement devient international.

Un jury de jeunes

En 1985, le Carrousel ajoute un nouveau volet à ses activités. Le temps est maintenant venu de proposer une compétition officielle et puisque les films s'adressent aux jeunes, les organisateurs décident qu'il appartient à ceux-ci d'attribuer les prix. Un premier jury d'adolescents rimouskois est formé et en 1987, on invite des jeunes cinéphiles du Festival de Laon (France) à y siéger. Le succès est si grand que Laon forme à son tour un jury et invite des jeunes de la région à en faire partie.

L'idée fait boule de neige. Avec les années, on verra défiler des adolescents de France, des autres provinces canadiennes, du Vermont, de Louisiane, d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne et d'ailleurs, sans oublier des représentants amérindiens et inuit.

En 1986, le jury en impressionnera plusieurs en accordant le grand prix à un film allemand sous-titré en français, **le Bas rouge** de Wolfgang Tumler. Avec ce verdict inattendu, le jury ne fait qu'illustrer son sérieux. Il prouve que, malgré les avis contraires, les jeunes sont capables d'apprécier des films qui s'écartent résolument du moule hollywoodien.

Des écoles s'impliquent

Le fait que des jeunes acceptent de visionner des films en langue étrangère incluant les sous-titres et la traduction simultanée est une grande victoire pour les organisateurs et il n'est sans doute pas exagéré de dire que sans cette ouverture, le Carrousel n'existerait tout simplement pas. Pour que les jeunes acceptent de jouer le jeu, il fallait le travail impeccable du comité traduction/narration. Mais il fallait aussi que l'idée fasse son chemin, qu'il soit clair pour tout le monde que le Carrousel représentait plus qu'une «fin de semaine de vues»; les jeunes et leurs parents se devaient de fournir un certain effort. Ils ont vite compris que le jeu en valait la chandelle.

Alan & Naomi de Sterling Vanwagenen

Cette idée n'aurait peut-être pas réussi à s'imposer sans la complicité de la Commission scolaire la Neigette. Après le succès de cette première expérience, ses dirigeants acceptent d'établir une semaine de cinéma sur une base annuelle. Stella Goulet, Bernard Dansereau, Bernadette Renaud, François Aubry et bien d'autres viennent à leur tour visiter les classes pendant que d'autres élèves assistent à des projections en salles. Bientôt, des responsables scolaires participent au choix des films et organisent des cahiers d'activités à partir des thèmes annuels du Carrousel.

Les résultats ne se font pas attendre. Après quelques années, les jeunes Rimouskois font beaucoup plus que visionner sans broncher des films traduits simultanément. Ils en redemandent. La formation qu'ils ont reçue les a rendus plus critiques et plus exigeants. Sans bouder les Ninja Turtles, ils pourront très bien apprécier un film plus lent ou filmé avec une autre sensibilité, ce qui aura comme résultat de leur faire découvrir et apprécier leur propre cinématographie. Et puis, ce sens critique et toutes ces données accumulées année après année sur le casting, le montage, le scénario et le cinéma d'animation sont bien utiles quand revient le concours annuel qui permet de choisir les jurés qui décerneront les Camérios, crées en 1987 afin de rendre hommage aux concepteurs de l'émission ***Bobino***.

Le Carrousel a maintenant ses prix bien à lui et un jury international; son succès populaire se maintient toujours, on y vient de partout et ses organisateurs voyagent à la recherche de trésors sur pellicule. Mais l'organisation manque d'argent pour engager le personnel qui libérera les bénévoles qui ne fournissent plus à la tâche. Mais il faut bien l'admettre: la fête qui avait commencé si humblement s'est vite donné des mandats qui dépassent ses ressources. Afin d'attirer des commanditaires, les administrateurs décident d'affirmer le rayonnement du Carrousel en accolant à son nom le mot «international»; il devient ainsi «le Carrousel international du film de Rimouski».

C'est sous cette appellation que la plupart des Québécois connaîtront cette manifestation quand, en 1988, le Carrousel organise sa première conférence de presse nationale à Montréal. Pour la première fois, les principaux réseaux de télévision couvrent l'événement et les quotidiens à grand tirage de même que des revues spécialisées dépêchent des journalistes.

Avec la notoriété s'amènent enfin les sous. Téléfilm Canada et la SOGIC augmentent la mise et de nouveaux partenaires privés se montrent intéressés. Le Carrousel est sur sa lancée. Il ne lui reste plus qu'à continuer à professionnaliser son organisation sans rien perdre de sa saveur initiale.

Mutations et incertitudes

À ce chapitre, l'édition 1992 qui nous conviait à «Un Festival soit dix ans féroce», fut révélatrice des

LE PALMARÈS 1992

CAMÉRIO DU MEILLEUR LONG MÉTRAGE :
Alan et Naomi
de Sterling Vanwagenen (États-Unis)
CAMÉRIO DU MEILLEUR COURT MÉTRAGE :
Adam
de Peter Lord (Grande-Bretagne)
CAMÉRIO DU MEILLEUR ACTEUR :
Lukas Haas
pour ***Alan et Naomi***
de Sterling Vanwagenen (États-Unis)
CAMÉRIO DE LA MEILLEURE ACTRICE :
Vanessa Zaoul
pour ***Alan et Naomi***
de Sterling Vanwagenen (États-Unis)
CAMÉRIO DU PRIX HUMANITAS :
l'Orange
de Diane Chartrand (Québec)
CAMÉRIO DU GRAND PUBLIC :
Alan et Naomi
de Sterling Vanwagenen (États-Unis)

problèmes de croissance du Carrousel et les nombreux défis qu'il devra relever pour ne pas perdre son identité propre. Pour l'actuel président du Festival, Richard Tousignant, ce «soit dix ans féroce» signifiait à la fois une invitation à dévorer les films à pleines dents, à célébrer les dix ans de luttes pour ancrer et garder le Carrousel à Rimouski et, finalement, à souligner la nécessité d'une certaine agressivité pour l'imposer au niveau international.

Cette invitation était fort sympathique et laissait supposer que les responsables du dixième Carrousel avaient mis les bouchées doubles afin de contenter les plus exigeants avec 35 courts et longs métrages provenant de 14 pays. Ont-ils réussi?

La première chose qui sautait aux yeux en consultant la programmation, c'était la provenance des entrées: sur les 22 courts métrages qui ouvraient les différentes séances, 17 venaient du Canada. Mis à part **l'Homme qui plantait des arbres** de Frédéric Back, ils provenaient tous de l'Office national du film qui avait choisi l'ouverture officielle du Carrousel pour lancer sa collection *Droits au cœur* inspirée de la Convention des Nations Unies sur les droits de l'enfant. Le volet des longs métrages internationaux affichait les couleurs de près de 13 pays dont les États-Unis, le Danemark, l'Allemagne et la Lithuanie.

En plus des films, ce dixième Carrousel offrait, comme toujours, bien d'autres choses; il lançait notamment cette année une activité appelée Ciné-Impro qui a permis à trois équipes de dix adolescents — cinq acteurs et cinq techniciens — de vivre la vie de plateau en tournant un court métrage de cinq minutes. Une initiative qui complète à merveille les ateliers scolaires, et qui pourrait devenir — on le souhaite — une tradition au même titre que l'Animathon.

Malheureusement, même si des initiatives comme son jury de jeunes, ses ateliers scolaires et maintenant Ciné-Impro ont valu au Carrousel une réputation qui dépasse largement nos frontières, celui-ci a toujours autant de mal, même après dix ans, à être pris au sérieux chez lui. Quand on songe qu'il y a à peine deux ans, la Ville de Rimouski se demandait encore si elle devait continuer à le subventionner, lorsqu'on sait qu'encore cette année Radio-Canada région de Québec n'a pas voulu couvrir l'événement qu'elle considère comme régional, on comprend ses organisateurs de vouloir rappeler, à travers leur dixième anniversaire, les luttes incessantes qui furent et qui sont encore leur lot.

Le Carrousel subit, il est vrai, un handicap de taille. L'Office national du film a beau venir y lancer sa collection *Droits au cœur*, l'Institut québécois du cinéma y dévoiler son étude sur l'éducation cinématographique au Québec, le Centre international du film pour l'enfance et la jeunesse (affilié à l'UNESCO) y tenir sa première assemblée générale annuelle en Amérique, il sera toujours un festival de cinéma pour les jeunes. Or, c'est connu, le cinéma jeunesse n'est pas un cinéma de vedettes, et une fête pour les enfants — si sympathique soit-elle — n'est pas un événement *in* où les journalistes branchés et le *who's who* du monde des affaires se pressent.

Ceci dit, si le Carrousel veut obtenir la pleine collaboration des personnalités qu'il invite, l'organisation a tout intérêt à mieux soigner ses relations publiques. Il est dommage qu'un événement de son envergure ignore le protocole au point de confondre gala et soirée dansante. Si le pauvre Michel Cailloux — le père des Camério — avait su que le «gala reconnaissance» auquel on l'invitait était un *party* rétro précédé d'un bref hommage aux présidents successifs du Carrousel, il n'aurait sans doute pas fait le voyage Montréal-Rimouski à ses frais pour y assister.

Par ailleurs, on peut comprendre que les responsables du Carrousel veuillent être pris au sérieux et qu'ils adoptent le discours d'affaires qui leur est imposé afin de convaincre les commanditaires et les payeurs de taxes dont ils dépendent qu'ils en ont réellement pour leur argent. Mais il y a une limite à jouer les professionnels et le Carrousel doit faire attention de ne pas perdre l'esprit qui a fait sa renommée. Ce n'est peut-être qu'une question de goût mais il me semble que ses affiches ont perdu leur petit côté magique — jeune peut-être — et que les Camério étaient plus sympathiques lorsqu'ils étaient moins «futuristes».

Est-il enfin nécessaire de déclarer, comme le fait le président Tousignant dans les pages de la programmation, que «le Carrousel international du film de Rimouski entend, d'ici peu, quitter sa place le situant parmi les plus importants festivals de films pour jeunes au monde, pour accéder au premier rang!»? Il me semble que le Carrousel a d'autres buts à poursuivre et que vouloir détrôner Berlin ou même Laon avec la salle du Centre civique de Rimouski, c'est jouer une fois encore à la grenouille et le bœuf. Mais nous ne souhaitons pas au Carrousel la même fin tragique que celle de la fable de La Fontaine. Longue vie au Carrousel! ■